

BANDE DESSINEE

A la recherche du diable

Dans le nouvel ouvrage "Professeur Bell" on retrouve le "vrai" Sherlock Holmes à Jérusalem.

Joann Sfar est l'un des plus intéressants dessinateurs-scénaristes de ces derniers temps. Il s'est déjà fait remarquer maintes fois, seul ou en collaboration avec d'autres ne citons que "La Fille du Professeur", avec Emmanuel Guibert (Editions Dupuis), un album si rafraîchissant qu'il semblait rajeunir l'univers du neuvième art à lui tout seul. Plus récemment, Sfar a présenté une nouvelle série étrange qui est à première vue un amalgame d'innombrables influences et allusions, mais qui s'avère être beaucoup plus que cela après la parution du deuxième tome.

"Professeur Bell" (Editions Delcourt) est un personnage mystérieux, médecin de la Reine et vivant à Edimbourg vers la fin de la période victorienne. C'est une époque tellement riche, spécialement

pour les scénaristes francophones qui y trouvent des milliers de clichés et de sujets qui leur permettent de laisser libre cours à leur imagination, sans avoir besoin de trop respecter la réalité historique. Sfar ne fait pas exception, mais son approche est tellement plus loufoque qu'il réussit à faire de "Professeur Bell" une création bien à lui, laissant l'interprétation aux lecteurs confus mais émerveillés.

Une nouvelle série fascinante

Couronné au festival de Québec en 2000, le premier tome "Le Mexicain à deux Têtes" nous présentait ce "pédiatre, chirurgien et médecin militaire" comme ancien maître d'Arthur Conan Doyle. Ce dernier le prit comme modèle pour écrire ses récits de Sherlock

Holmes, mais il "a passé sous silence les aspects les plus noirs de la personnalité de son mentor". Tout comme le Sherlock Holmes que l'on connaît, le Professeur Bell a une préférence pour la cocaïne, qu'il prend lorsqu'il sent un certain vide l'envahir et dont il a besoin pour se lancer dans des poursuites occultes. Depuis son veuvage, il faut qu'il soit entouré de "meurtres, de monstres et d'horreurs" pour tenir ses angoisses à distance. Son seul vrai compagnon à 60, Melville Street, est Eliphas le phantôme. Mais comme chaque personnage extrêmement intelligent, il est parfois secondé par un genre de Dr. Watson, un policier rondouillard, naïf mais honnête, l'inspecteur Nlazock, appelé Humpty Dumpty par le professeur à cause de sa ressemblance avec un oeuf géant.

Le professeur Bell est un homme qui ne croit plus vraiment en rien; il se sent au-delà du bien et du mal et traite les phénomènes surnaturels comme des maladies mentales. Docteur, détective et magicien, cet Ecossais (il n'aime pas être traité d'Anglais) n'attend plus rien de la vie, et c'est ce que craint le diable qui l'attend à Jérusalem dans le deuxième tome.

Nominé pour l'AlphArt du meilleur scénario du Festival d'Angoulême, l'album "Les Poupées de Jérusalem" est à

la fois drôle et déroutant, philosophique et moqueur, se jouant de Dieu comme du diable. Au marché secret des marchands du Temple d'Edimbourg, le professeur Bell trouve deux hommes rétrécis par un exorcisme raté, le curé Padre Delpiano et le rabbin Findling. Avec le musulman Daoud, ils appartiennent à un ordre qui doit chasser le diable à Jérusalem tous les mille ans depuis cinquante siècles. Ils doivent donc regagner leur taille et repartir, car si à l'issue de sept nuits, le Shaïtan parvient à sortir de la Ville Sainte, le mal se répandra pour mille ans sur l'espèce humaine. A la demande de l'inspecteur Nlazock, les deux prêtres affirment que leurs ancêtres sont parvenus à vaincre le mal, il y a mille ans, mais que les avis sont partagés sur, il y a deux mille ans...

Un sujet très actuel

Le professeur et l'inspecteur partent pour Jérusalem en compagnie des deux prêtres et d'Eliphas pour retrouver Daoud, qui est encore trop jeune pour combattre le mal à lui tout seul et dont la mère a été "infiltrée" par Satan. Si les trois religions ne sont pas réunies, les diables vont dresser les hampes contre les hommes. Comme dit le rabbin: "Tout est plus compliqué à Jérusalem". Le diable lui-même se plaît bien dans cette ville et prend tout en photo. Les hommes ne le reconnaissent pas, même si le lecteur a l'avantage de le voir tout en rouge avec deux grandes cornes de bouc. Les

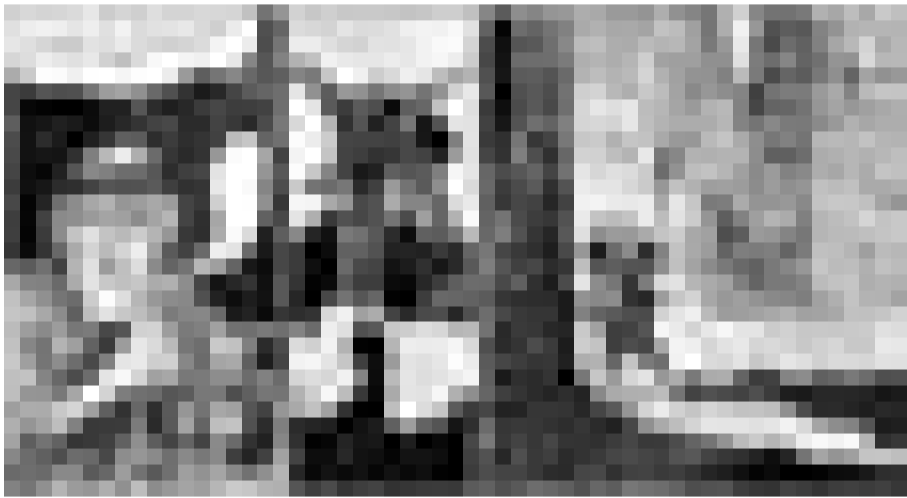
moyens du professeur Bell (avec deux "I" comme un ange) sont tels qu'il réussit à ne pas laisser le diable sortir de la ville - s'il s'agit là d'un succès, reste à déterminer par les lecteurs.

Les dessins de Sfar complètent parfaitement son scénario et les couleurs de Brigitte Findakly ajoutent un sentiment de mystère à une mixture d'humour très noire et d'horreur qui rappelle non seulement Sherlock Holmes ou Edgar Allan Poe, mais aussi le monde diabolique du fameux Aleister Crowley (repris comme "Alceister Crowley" par Cossu aux Editions Dupuis). Une inspiration évidente semble être également la Belle Epoque des savants fous si merveilleusement rendue par Tardi dans les aventures d'"Adèle Blanc-Sec" (Casterman). Joann Sfar se moque de toute morale et développe dans "Professeur Bell" une atmosphère à la fois lugubre et ironique et difficile à définir. Il faut se laisser emporter par le charme des deux tomes parus en attendant avec impatience "Le Cargo du Roi Singe".

Jean Marc Lantz

Joann Sfar: Professeur Bell - Les Poupées de Jérusalem

Editions Delcourt / 48 pages / 365 LUF



CINEMA

Humour à la John Boorman

Parti sur un sujet sérieux autour du canal de Panama, John Boorman change de cap et nous dirige vers une grosse farce avec les Etats-Unis en ligne de mire. Dommage que l'acteur principal n'ait pas compris le sens du film.

Après avoir montré la guerre du doigt, défendu la cause amazonienne et le Robin des Bois moderne aux prises avec la justice anglaise, ce sont les services secrets anglais et les dirigeants américains qui sont épinglés à travers l'énorme farce qu'est "Le tailleur de Panama". Il faut dire que John Boorman est un réalisateur qui peut être sérieux, aimant frapper là où l'on ne s'y attend jamais, démontrant ainsi qu'il y a toujours une part de vérité dans ses films. Alors prudence!

Au départ, on a l'impression qu'il s'agit d'un simple film d'espionnage avec du suspense, des effets spéciaux, une héroïne belle à en mourir et un happy end à faire pleurer les plus sensibles. Mais plus le temps passe, plus on se demande où il nous emmène. Jusqu'au moment où l'évidence est là: "Le tailleur de Panama" est une blague où le sérieux ne fait pas partie du casting. Une découverte évidente

pour autant que l'on puisse déceler l'humour au second degré, car si on se réfère au jeu de Pierce Brosnan, on n'est pas sorti de l'auberge.

Pas de farce sans dindon

Homme fatal, imbu de sa personne, ayant à l'égard des femmes autant de considération qu'un boucher devant un quartier de viande, Pierce Brosnan est la seule tache au tableau que John Boorman vient de nous peindre. Pas encore remis de ses prestations en agent 007, il confond le plateau de John Boorman avec celui de James Bond, gadgets en moins. John Boorman a beau nous présenter une œuvre soignée aussi bien au niveau de la mise en scène qu'au niveau de l'information sur le canal de Panama sans oublier les images, il n'y a rien à faire, Pierce Brosnan ne passe pas. En revanche, toutes les scènes avec Geoffrey Rush, oscarisé pour son rôle

dans "Shine", sont magiques, tant son interprétation est une pure merveille. Durant tout le film, il reste humble et naturel à l'inverse de Pierce Brosnan qui regarde ses partenaires d'un air suffisant, rappelant que la star c'est lui! Sans Geoffrey Rush et Jamie Lee Curtis, le film de John Boorman aurait été à l'image de Pierce Brosnan: infecte.

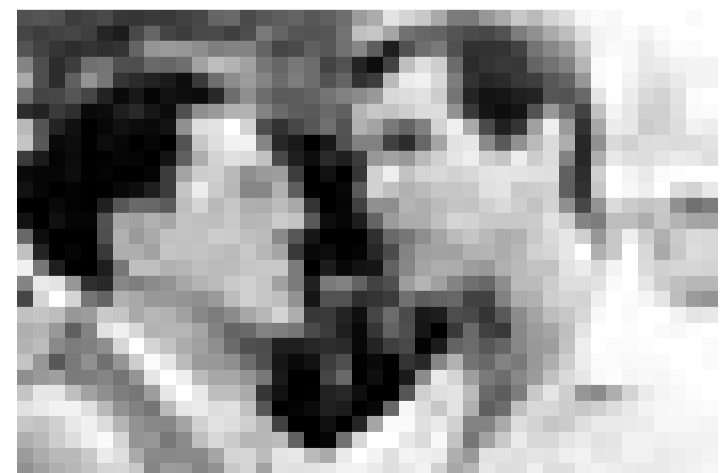
Harry Pendel, citoyen britannique qui s'est installé au Panama pour diriger un atelier de couture pour les classes supérieures, vit heureux avec son épouse qui travaille pour l'administration panaméenne. Le jour où un agent secret en poste à l'Ambassade britannique débarque avec pour mission de surveiller le canal de Panama, la vie de Harry basculera. Ayant besoin d'informations et sachant que Harry est un bavard, l'agent Andy Osnard fera pression sur lui, sachant qu'il a un passé qu'il est préférable de ne pas révéler à son épou-

se. Pour sauver la face, Harry racontera les histoires qu'Andy a envie d'entendre sans se rendre compte qu'elles deviendront son pire cauchemar.

cette sensation et la lumière du film nous fait rêver à un soleil que l'on espère retrouver à la sortie de la séance.

Thibaut Demeyer

Il est important de signaler que l'histoire est assez complexe et que ce n'est vraiment qu'après une heure de projection que l'on réalise par quel bout il faut prendre ce film. A côté de cela, on s'émerveille sur le rythme que John Boorman a réussi à donner, et ce même dans les scènes que l'on pourrait considérer comme banales. Quant à l'ambiance, on se croit vraiment à Panama, la musique renforce



Le jeu du premier est aussi merveilleux que celui du second minable: Geoffrey Rush et Pierce Brosnan dans "Le Tailleur de Panama".